



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

31 | 2005

La "Société de 48" a cent ans

Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, *L'écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un mutant des Lettres*, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempestifs, Collection Lieux littéraires/6, 2003, 469 p. ISBN : 2-911698-24-X. 30 euros.

Judith Lyon-Caen



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/973>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Judith Lyon-Caen, « Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, *L'écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un mutant des Lettres*, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempestifs, Collection Lieux littéraires/6, 2003, 469 p. ISBN : 2-911698-24-X. 30 euros. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 31 | 2005, mis en ligne le 18 février 2006, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/973>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

Tous droits réservés

Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, *L'écrivain-journaliste au XIX^e siècle : un mutant des Lettres*, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempestifs, Collection Lieux littéraires/6, 2003, 469 p. ISBN : 2-911698-24-X. 30 euros.

Judith Lyon-Caen

- 1 Publié dans la belle collection « Lieux littéraires » dirigée par Alain Vaillant aux Éditions des Cahiers intempestifs, le livre de Marie-Françoise Melmoux-Montaubin témoigne de l'intérêt renouvelé que portent les études littéraires aux échanges entre littérature et presse au XIX^e siècle. Pourtant, si cet ouvrage, par son titre, semble porter sur un sujet très proche de celui de Marie-Ève Thérenty, présenté ci-dessus, il s'en distingue à double titre : tout d'abord, par la période envisagée puisque l'étude de Marie-Françoise Melmoux-Montaubin concerne essentiellement la seconde moitié du XIX^e siècle ; par la démarche adoptée, ensuite, puisque là où Marie-Ève Thérenty tentait d'appréhender l'ensemble de la production journalistique et romanesque d'une époque donnée, Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, dans un propos plus classique, se penche sur les itinéraires de quatre « écrivains-journalistes » : Jules Barbey d'Aureville, Léon Bloy, Jules Vallès et Octave Mirbeau. On voit donc ici quatre écrivains formuler et « négocier » à leur manière leur participation à la presse. Les tendances mises en évidence par Marie-Ève Thérenty pour la Monarchie de Juillet se répètent tout au long du siècle : condamnés à l'écriture de presse pour vivre, les écrivains ne cessent de dénoncer les tares du journalisme. Et comme Marie-Ève Thérenty, Marie-Françoise Melmoux-Montaubin montre comment cette pratique du journalisme travaille et modifie l'écriture littéraire.

Elle diagnostique même une interaction accrue au cours du siècle, soulignant, avec Vallès ou Mirbeau, combien l'expérience journalistique nourrit le roman.

- 2 Barbey d'Aurevilly fut, on le sait, un journaliste prolifique et féroce : entré dans la presse au début des années 1830, collaborateur du *Pays* entre 1852 et 1865, du *Constitutionnel* entre 1872 et 1884, ainsi que de quantités d'autres feuilles, Barbey avait une vision très sombre du « boulet » du journalisme et il professait le plus grand cynisme à l'égard d'une pratique qu'il disait tenir pour exclusivement alimentaire (« le journalisme pour moi, vous le savez, c'est la vie, c'est les mémoires acquittés du tailleur et du bottier »). Il se préoccupa pourtant très tôt de la conservation de ses articles, confiant à son ami Trébutien le soin de recueillir et classer ses « griffonnages » : ainsi parallèlement à son œuvre de romancier, et sans lien apparent avec elle, ce grand réactionnaire nostalgique du temps passé édifia-t-il un monument de modernité journalistique, une mosaïque critique qui devait être le pendant de la *Comédie humaine : Les Hommes et les Œuvres*. La manière dont Barbey qualifiait cette entreprise est significative de toutes les tensions propres au statut d'écrivain-journaliste au milieu du siècle : méprisant la presse, Barbey voulait en même temps composer autre chose qu'un recueil d'articles — « un livre qui a son architecture et non pas des feuillets enfilés comme des perles » ; il ambitionnait d'édifier une cathédrale critique, toute en cohérence, où l'ensemble des productions artistiques et intellectuelles de son temps serait évalué. L'on voit ainsi comment cet homme qui opposait si fermement la littérature et le journalisme se rêvait en même temps une identité d'écrivain issue de son expérience journalistique.
- 3 Ces tensions s'exacerbent chez Léon Bloy, qui se voulait disciple de Barbey : Bloy stigmatise le journalisme, « aristocratie des maquereaux », mais se doit à la presse pour vivre. Il dépasse pourtant l'opposition roman/journalisme, d'une part en entretenant une confusion entre l'écriture de presse et l'écriture littéraire — il utilise pour la presse des textes déjà écrits et reprend ses articles dans ses romans —, d'autre part en préférant à ces deux formes d'écriture celle du journal intime, qui apparaît pour lui comme le seul espace de liberté et de vérité, le lieu à partir duquel il peut « inaugurer quelque chose dans la littérature ». Jules Vallès présente une figure diamétralement opposée à celle de Bloy, et pas seulement sur l'échiquier politique. Venu du journalisme, qu'il pratique abondamment, dans de nombreuses feuilles et sur des registres divers, de la chronique à la critique littéraire, il entre en littérature par le journal, puisque ses romans sont d'abord des feuillets. S'il méprise la presse de son temps, c'est parce qu'elle est vénale, cynique, imparfaitement démocratique. Pour lui, le journal doit s'affranchir de la double tyrannie de l'argent et de l'actualité, et devenir le lieu du combat politique, avec les armes du pamphlet. Le roman se comprend dans la même perspective combattante ; comme critique, Vallès défend le roman de l'actuel et prise, par exemple, la vérité, la simplicité, la sincérité d'un Dickens. Comme écrivain, il rêve, explique Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, d'un « texte démocratique, que tous puissent lire et dans lequel idéalement tous puissent s'exprimer », un texte qui « s'attacherait au monde contemporain pour en tirer les leçons, en dégager les caractéristiques et, en les rendant visibles, agir sur elle » : Émile de Girardin, en créant *La Presse* en 1836, ne disait pas autre chose du journal. De ce point de vue, le « vrai » journalisme auquel Vallès consacre son énergie ne s'oppose nullement à la littérature ; mais l'un et l'autre s'opposent en revanche aux futilités de la mauvaise presse et à la pédanterie de la « littérature littératurante ».
- 4 Les débuts d'Octave Mirbeau peuvent se raconter comme l'histoire d'un jeune homme devenu journaliste par défaut, en attendant d'entrer en littérature. Comme d'autres, il

entre en littérature par un recueil de contes d'abord publiés dans la presse, et compose « une série de romans intimement nourris de son expérience de presse ». Cependant l'itinéraire de Mirbeau, entre 1872 et 1913, est pour Marie-Françoise Melmoux-Montaubin caractéristique d'une « époque de transition », où ce ne sont plus les hommes de lettres qui font le journal, mais « les intellectuels » : Mirbeau défenseur de Dreyfus s'épanouit dans le journalisme politique engagé ; rédacteur en chef de *Paris-Midi Paris-Minuit*, il s'intéresse à la modernité du reportage et redéploie, dans ses romans et ses récits, nombre de ses articles. Même son théâtre est un « théâtre de journaliste ». En somme, selon Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, Mirbeau « offre l'image rare d'un journaliste s'accomplissant dans le livre », produisant des œuvres nourries de son expérience d'homme de presse.

- 5 La seconde moitié du XIX^e siècle verrait ainsi un glissement entre les tensions du romantisme, où l'écrivain, se rêvant en poète et en prophète, se voit contraint d'écrire dans une presse qu'il méprise, et l'ère du triomphe des « intellectuels », qui diffusent leurs opinions dans la presse sans être nécessairement des « hommes de lettres » : la fin du siècle serait ainsi marquée par une dissociation entre le « journaliste d'opinion » et « l'écrivain pur ». Pour Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, « les années 1840-1898 voient le triomphe des romanciers journalistes, ces "actualistes" qui pensent la littérature sur le modèle du journal ». Marie-Ève Thérenty a montré combien les premières années de la Monarchie de Juillet présentaient des caractéristiques similaires, et le livre de Marie-Françoise Melmoux-Montaubin, resserré autour de ces quatre figures d'écrivains-journalistes, suggère combien les questionnements sur les rapports entre presse et littérature mériteraient d'être élargis à l'ensemble du champ journalistique et éditorial du Second Empire et du début de la Troisième République, sans craindre de lancer de vastes enquêtes prosopographiques et d'analyser le tout-venant de la production journalistique et littéraire. Car toute la difficulté du livre de Marie-Françoise Melmoux-Montaubin réside dans l'approche biographique adoptée : il y a toujours le danger d'interpréter ces itinéraires selon le schéma mis en place au début des années 1830 du journaliste-aspirant-à-la-littérature, et en dépit de toute la finesse de ses analyses, il nous semble que Marie-Françoise Melmoux-Montaubin n'évite pas toujours cet écueil. En remplaçant plus systématiquement ces itinéraires d'écrivains-journalistes dans le champ littéraire et éditorial de leur époque, en se faisant un peu plus sociologue en somme, peut-être aurait-elle pu tempérer une « illusion biographique » d'autant plus inévitable que ces « écrivains-journalistes » n'ont eux-mêmes cessé de sculpter leur image, pour leurs contemporains, et la postérité.